

VÄXJÖ UNIVERSITET

Institutionen för humaniora

Franska

Handledare: Christina Angelfors.

FRC 160

VT 2007

**La dichotomie entre le centre et la périphérie dans
Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome**

Paula Agnevall

Table des matières

1 INTRODUCTION	2
1.1 BUT	2
1.2 THEORIE ET METHODE	2
2 CENTRE ET PERIPHERIE	5
3. LES ZONES DE CONTACT.....	9
4 LES MOYENS DE RESISTANCE	14
5 CONCLUSION.....	20
BIBLIOGRAPHIE.....	21

1 Introduction

Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome décrit la vie des habitants de l'île sénégalaise de Niodor, en particulier la vie de la narratrice Salie et de son demi-frère Madické. Salie vit en France, alors que Madické, resté au Sénégal, rêve de la rejoindre et de réussir comme footballeur en France. Le roman est en partie autobiographique puisque Salie, comme Diome, est écrivain, originaire de Niodor et habite à Strasbourg.

Le roman s'inscrit dans une tradition postcoloniale mettant en question les rapports de pouvoir entre la France, ancien pays colonisateur, et le Sénégal, ancien pays colonisé. Mais, le roman ne présente ni une vue complètement occidentale, ni une vue africaine puisque la narratrice mélange les perspectives. Elle décrit la vie de son île natale à partir de la France où elle habite désormais et son expérience de l'Occident vient se surimposer à ses racines africaines. Tout naturellement se pose alors la question des rapports entre la France et le Sénégal et leur répercussion sur l'identité des différents personnages. Selon la théorie postcoloniale, les pays colonisateurs et les pays colonisés ont souvent été définis par opposition binaire : le pays colonisateur représentant le centre du pouvoir et le pays colonisé représentant la périphérie. Or, la coupure entre la périphérie et le centre n'est peut-être pas si nette, car il se crée constamment entre eux des nouvelles zones de rencontre où les différentes cultures se côtoient.

1.1 But

Le but de ce mémoire est de définir et de comprendre la dichotomie entre le centre et la périphérie dans le roman, et d'étudier comment les personnages évoluent par rapport à ces notions. Comment la France est-elle restée si présente dans la vie des habitants de l'île de Niodor, alors qu'elle se trouve si loin et que la colonisation est terminée depuis longtemps ? A partir de la notion d'espace, le mémoire analysera les rapports de force, les interactions et les oppositions entre Niodor et la France telles qu'ils sont présentés dans le roman.

1.2 Théorie et méthode

La bipolarité entre les anciens pays colonisés et les colonisateurs forme la base de la théorie postcoloniale. Dans son livre *Orientalism* (1978), Edward Saïd a montré que l'Occident a créé, pendant la période de la colonisation, une représentation de l'Orient

fondée sur l'idée de la supériorité de l'Europe. Par contraste, les pays colonisés étaient perçus comme inférieurs. Ce système d'idées a laissé des traces chez les habitants des anciens pays colonisés, puisqu'il a été difficile pour eux de continuer à s'identifier à une culture que les anciens colonisateurs estimaient être inférieure. Aimé Césaire s'est opposé à cet état de fait. Avec d'autres intellectuels noirs, comme Léopold Sédar Senghor (devenu plus tard président du Sénégal), il a lancé à Paris, dans les années 1930, le mouvement de la *négritude* dont le but était de rendre aux Noirs leur dignité en associant des valeurs positives au fait d'être Africain (Loomba, 1998). Frantz Fanon s'est aussi opposé à la systématisation du racisme due à la colonisation. Dans *Peau noire, masques blancs*, il montre que la colonisation a créé un sentiment d'infériorité et de frustration chez les peuples colonisés (Fanon, 1971). Les Noirs aimeraient jouir des mêmes privilèges que les Blancs mais cela leur est impossible à cause de la couleur de leur peau et du système de valeurs mis en place par les Blancs. Saïd, Fanon et Césaire montrent tous les trois qu'il existe une forte opposition entre les pays colonisés et colonisateurs. Pour Fanon et Césaire, cette dichotomie peut même être un moyen de résistance, car elle permet de dénoncer les agissements des anciens colonisateurs.

Le nationalisme des colonies devenues indépendantes peut également être un moyen de résistance anticoloniale. Lors de la conférence de Berlin en 1884, les colonisateurs européens se sont partagé l'Afrique, sans informer ou consulter les peuples africains. Les frontières des pays africains actuels y ont été définies arbitrairement par l'Europe. Il est donc délicat de parler de nationalisme pour beaucoup de pays africains qui se sentent peut-être parfois plus près de la notion de communauté ou de tribu que de celle de pays. Néanmoins, la notion de nation peut unir des communautés très différentes autour d'un projet commun et ainsi remettre en question la suprématie de l'Occident (Loomba, 1998). Selon Chatterjee (1993), le plus grand projet du nationalisme est de trouver une voie originale qui diffère du nationalisme occidental. La vraie nature d'une nation ne réside pas forcément dans une justification politique mais plutôt dans l'idée d'une communauté liée par des valeurs communes.

Cependant, la bipolarité entre pays n'est pas la seule approche possible. Homi Bhabha, par exemple, a voulu mettre en question l'opposition entre colonisateurs et colonisés en créant la notion d'*hybridité*, qu'il définit comme une identité nouvelle, une

identité qui crée un *troisième espace* à l'interstice entre différentes cultures (Eriksson, 1999). Cette nouvelle identité peut, pour Bhabha, être une force positive et une possibilité de redéfinir les rapports de force inégaux mis en place par le processus de la colonisation. Lorsque, par exemple, certains habitants des pays colonisés imitent les Blancs, miment les Blancs, pour s'appropriier les valeurs primées par la société occidentale, ils remettent en cause la notion même de différence entre Noirs et Blancs.

Les différents mécanismes d'identification qui se mettent en place lors de la rencontre entre différentes cultures ne sont jamais simples et à sens unique. Mary Louise Pratt s'est ainsi intéressée à la notion de *transculturation* qui est l'incessant et l'inévitable processus d'appropriation et de négociation qui se met en place entre deux cultures quand elles sont mises en contact (Pratt, 1992). Au départ, le terme *transculturation* a été utilisé dans le cadre de l'ethnographie pour montrer comment des peuples marginalisés se sont servis de l'information transmise par la métropole. Le point de vue bascule et devient celui des peuples colonisés. Pratt souligne que les rencontres entre deux cultures différentes sont le plus souvent soumises à des rapports de force inégaux. L'interaction entre deux cultures se fait dans un espace qu'elle appelle *zone de contact*. Nous nous approchons ici de l'idée d'espace qui nous intéresse particulièrement dans ce mémoire.

En somme, il y a dans la théorie postcoloniale deux tendances qui s'opposent : d'un côté, d'aucuns, comme Césaire et Fanon, sentent la nécessité d'entretenir une opposition binaire entre l'Occident et les anciens pays colonisés afin de résister efficacement à la suprématie occidentale, de l'autre, des auteurs comme Pratt et Bhabha estiment qu'il est impossible d'établir des séparations aussi nettes et que la création d'une nouvelle culture, issue de la rencontre entre deux cultures différentes, est en elle-même capable de subvertir les relations de pouvoir asymétriques mises en place par la colonisation. C'est le but de ce mémoire d'étudier les relations de pouvoir et les rencontres entre l'île de Niodor et la France de plus près.

Le Ventre de l'Atlantique peut sembler un choix surprenant pour étudier les rapports entre la France et le Sénégal, puisque l'île de Niodor se trouve au milieu de l'Atlantique, très loin de la France. Or, c'est justement cette distance qui est intéressante : comment la France peut-elle toujours être omniprésente dans l'esprit des insulaires alors qu'elle se trouve si loin géographiquement ? Une des richesses du roman est de superposer les

perspectives des exilés sénégalais en France aux perspectives des insulaires restés au pays et mêmes à celles des exilés revenus au pays. Ces différentes perspectives donnent une image nuancée des interactions entre les deux pays. Le fait que Salie, la narratrice, est une femme ajoute une dimension supplémentaire, car en tant que femme, elle développe une position d'observation plutôt que de pouvoir.

Etant donné que *Le Ventre de l'Atlantique* est un roman relativement récent, il m'a été difficile de trouver des études antérieures significatives à son sujet. Je me baserai donc principalement sur la théorie postcoloniale pour conduire cette étude. La méthode employée sera une lecture détaillée du roman pour comprendre comment l'auteur contraste les différents espaces entre eux. Des exemples tirés du livre illustreront l'analyse.

La première partie de l'analyse définira le centre et la périphérie dans le roman. La deuxième partie étudiera les différentes zones de contact entre la France et l'île de Niodor. Enfin, une troisième et dernière partie montrera comment le roman met en question la notion d'opposition binaire.

2 Centre et périphérie

L'on peut voir dans le roman les traces laissées par la colonisation, ces traces dénoncées par Saïd. En effet, la France est un point de référence omniprésent et elle est définie comme un paradis par la plupart des habitants de Niodor :

Au paradis on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions : on se contente de vivre, on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire, y compris le luxe du temps et cela rend forcément disponible. Voilà comment Madické imaginait ma vie en France. (Diome, 2003, p.50)

Rien ne semble difficile en France et la vie de ceux qui y habitent est idéalisée. Selon les habitants de Niodor, en France, tout le monde est riche et ne manque de rien. La richesse des Français est un thème récurrent. La France est associée à la richesse matérielle, celle qui impressionne les voisins : « Ici, la friperie de Barbès vous donne un air d'importance, et ça, ça n'a pas de prix » (Diome, 2003, p.35). Tout ce qui vient de France constitue un objet d'envie, même ce qui en France serait considéré comme de la pacotille. Par opposition, l'île de Niodor semble pauvre même si elle est autosuffisante. En effet, l'île

dispose d'une large nappe phréatique et les insulaires n'attendent pas non plus « quelques kilos de riz français » pour subsister (p.58).

La France est présentée comme un paradis ou un Eldorado: « la France, l'Eldorado, représentait aussi la plus lointaine destination de toutes les escapades et figurait une sorte de lieu mythique de la perte » (p.155). C'est un endroit certes magique, rempli d'or, mais en même temps si lointain que l'on ne sait pas très bien ce qui s'y passe. Le centre du pouvoir se trouve donc en France, un endroit merveilleux, mythique mais un peu dangereux. C'est par conséquent aux hommes qu'il incombe d'y aller tenter leur chance, tandis que les femmes restent au foyer, Salie étant une exception. Il n'est pas rare que l'homme parte alors que sa femme reste en Afrique. Il se crée alors un nouveau lien de dépendance avec la France: la femme se trouve doublement à la périphérie car elle reste à Niador en attendant que le mari envoie de l'argent. Il y a dans le roman l'exemple d'une femme qui attend que son mari la fasse venir en France pour que ses enfants, comme ceux de la première épouse, puissent dire : « je suis né en France ! » (p.185). Au bout de deux ans, elle comprend que cela n'arrivera jamais, car il n'a pas l'intention d'honorer sa promesse. Elle est alors obligée de s'humilier en allant réclamer les affaires dont elle s'était débarrassée en espérant partir elle aussi. Beaucoup de personnes fondent ainsi leur vie sur l'attente d'une aide financière venue de France.

Une conséquence de l'idéalisation de la France, issue de la colonisation, est ainsi la déstabilisation de l'économie locale : « L'île regorge de vieillards [...] et de femmes d'émigrés encerclées par une marmaille qui consomme à crédit sur la foi d'un hypothétique mandat » (p.41). Césaire a accusé les pays colonisateurs d'avoir détruit les économies des pays colonisés, des économies adaptées aux conditions locales, pour leur substituer une économie de dépendance vis-à-vis du colonisateur (Césaire, 1955). La France est le pays d'où vient l'argent, et devient par conséquent le centre du pouvoir. De même, Fanon montre déjà dans l'introduction de *Peau noire, masques blancs* que l'exploitation économique menée par les colonisateurs est l'une des causes du sentiment d'infériorité qu'éprouvent les peuples colonisés (Fanon, 1971). Même si les anciennes colonies sont devenues indépendantes, les inégalités économiques subsistent. Ainsi le coût du téléphone, fixé par France Telecom, est hors de prix pour les Sénégalais résidant en France : « En concoctant la francophonie, Senghor aurait du se rappeler que le

Français est plus riche que la plupart des francophones et négociier afin de nous éviter ce racket sur la communication » (Diome, 2003, p.43). Salie est dépendante du tarif de France Télécom et doit payer le prix fort pour garder le contact avec son demi-frère.

Il est à noter que l'île de Niodor se trouve très loin de la France mais aussi loin des côtes du Sénégal, ce qui souligne encore plus la distance avec la France et les distorsions entre la réalité et les idées reçues. Selon la narratrice, les habitants de Niodor « auraient pu [...] ériger leur mini-république au sein de la République sénégalaise, et le gouvernement ne se serait rendu compte de rien avant de nombreuses années [...]. D'ailleurs, on les oublie pour tout » (p.58-59). L'île de Niodor est loin de tout et se trouve donc non seulement à la périphérie de la France mais aussi du Sénégal. Le sort de l'instituteur Ndétare confirme l'isolation de Niodor, puisque le gouvernement sénégalais, considérant Ndétare comme un agitateur marxiste dangereux, l'a placé sur l'île « aux confins du pays » pour l'empêcher de nuire (p.73).

On pourrait penser que le centre pour les habitants de Niodor serait la terre ferme et les villes importantes du Sénégal, comme Dakar, Ndakarou ou Touba, mais ils semblent mieux connaître la France que le Sénégal. Malgré une vie difficile passée en France, « l'homme de Barbès » chante les louanges de Paris à son retour au pays pour ne pas trahir ses propres faiblesses et sa vie difficile à Paris. Il avoue : « C'est marrant, je connais Paris, alors que je ne connais même pas Touba. Des Parisiens m'ont dit que la mosquée de Touba est l'une des plus belles d'Afrique » (p.97). Quoique musulman, l'homme de Barbès connaît mieux Notre Dame de Paris que la mosquée de Touba.

Il est donc tout naturel que les jeunes garçons de Niodor, gavés de ces images fantastiques de la France, rêvent d'y aller pour devenir footballeurs. Par le biais de la télévision, ils découvrent tous les grands clubs de football occidentaux mais ce n'est que la France qui attire leur attention :

Après la colonisation historiquement reconnue, règne maintenant une sorte de colonisation mentale : les jeunes joueurs vénéraient et vénèrent encore la France. A leurs yeux, tout ce qui est enviable vient de France.

Tenez, par exemple, la seule télévision qui leur permet de voir les matchs, elle vient de France. Son propriétaire, devenu un notable, a vécu en France. L'instituteur, très savant, a fait une partie de ses études en France. Tous ceux qui occupent des postes importants au pays ont étudié en France. (Diome, 2003, p.60)

La France est omniprésente et cela se ressent même dans les jeux des enfants. Les garçons recréent des équipes françaises, ils s'appellent par les noms des joueurs français et rêvent de devenir un jour comme eux. Selon Fanon, les Noirs rêvent de devenir blancs à la suite de la colonisation, mais dans le dernier chapitre de *Peau noire, masques blancs*, il conclut que ce n'est que quand les Noirs arrêteront de se définir par rapport aux Blancs qu'ils pourront devenir libres (Fanon, 1971).

Il est difficile pour les jeunes garçons de comprendre, malgré les conseils de leur instituteur, que la France n'est pas leur seul espoir possible, alors que tout ce qui les entoure leur prouve le contraire. En effet, le propriétaire de la télévision, l'homme de Barbès, s'est enrichi à la suite de son séjour en France. El-Hadji, lui aussi un ancien émigré, fait l'admiration des jeunes, avec ses trois femmes et ses nombreuses pirogues à moteur : « Cet homme incarnait, à leurs yeux, la plus belle des réussites » (Diome, 2003, p.137). C'est simple, tous les hommes riches et célèbres que les jeunes footballeurs connaissent le sont devenus grâce à un passage en France. Les garçons, qui sentent peser sur eux l'obligation de subvenir aux besoins de leur famille (p.210), sont pressés de devenir riches et sentent que seule la France peut les aider à réaliser leurs rêves.

Madické, lui, choisit de s'identifier à Maldini, un joueur italien et ses amis l'appellent bientôt ainsi. Mais le grand rêve de Madické est quand même de partir en France avec l'aide de sa demi-sœur Salie pour devenir comme son idole Maldini : « Une seule pensée inondait son cerveau : partir ; loin ; survoler la terre noire pour atterrir sur cette terre blanche qui brille de mille feux » (p.189). Ce passage du roman oppose les deux pays par les couleurs de la peau associées à chacun d'eux et montre l'attrance inexorable qu'exerce la France blanche. Cela ne semble pas tant être une volonté d'arriver qui pousse les jeunes, mais surtout une volonté de partir. On peut se demander si cette volonté de partir n'est pas partagée par beaucoup de jeunes à travers le monde, une envie de se libérer de la famille et d'essayer de voler de ses propres ailes. Or, le problème est que la France semble la seule destination possible, car c'est leur unique référence.

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, ce ne sont pas uniquement les insulaires de Niodor qui entretiennent cette image idéalisée de la France ; les Français s'arrangent très bien de cette vénération et n'aiment pas être égalés par le tiers-monde, ne serait-ce qu'en football (p.284). Quand le Sénégal gagne contre « les Bleus », nombreux sont les Français qui les

appellent « Sénégalais » ou bien « Bleus bis » et veulent s'approprier les mérites des joueurs sénégalais, puisque la plupart d'entre eux ont été formés en France et devraient donc montrer de la gratitude envers leur pays d'accueil (p.281). Les Français blancs ne reconnaissent pas les mérites des joueurs sénégalais, alors que, selon Fanon, c'est justement de cette reconnaissance des Blancs dont les Noirs ont besoin pour vraiment se libérer (Fanon, 1971).

En somme, dans le roman, la France est représentée comme le centre d'où vient le pouvoir économique et comme la terre de toutes les possibilités car les hommes qui en reviennent ont réussi matériellement. Par opposition, l'île de Niodor se trouve à la périphérie de la France, et même à la périphérie du Sénégal. Très isolés, les jeunes garçons de Niodor rêvent de partir en France afin de devenir riches et ainsi répondre aux attentes de leurs familles. Les femmes, elles, se retrouvent souvent dépendantes d'un mari parti en France chercher fortune. Il y a ainsi toute une chaîne de dépendances qui commence en France, même si l'époque de la colonisation est révolue et même si l'île de Niodor est autosuffisante.

3. Les zones de contact

Mary Louise Pratt utilise le terme de *zone de contact* pour parler de l'espace où des peuples, normalement séparés géographiquement, entrent en contact par le biais de la colonisation :

[...] 'contact zone', which I use to refer to the space of colonial encounters, [is] the space in which peoples geographically and historically separated come into contact with each other and establish ongoing relations, usually involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict.

(Pratt, 1992, p.6)

Pratt étudie comment les peuples se définissent mutuellement par les relations qu'ils entretiennent entre eux. Or, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, les zones de contact ne sont pas de simples lieux de rencontre, car l'île occupe une position isolée. Le contact avec la France est donc indirect, filtré par différentes sources d'information. Les insulaires perçoivent ainsi la France à travers la télévision, la publicité, les histoires de ceux revenus de France, ou encore par le biais de l'éducation.

La télévision crée sensation dans la communauté de Niodor et attire tout naturellement l'attention des habitants. L'appareil de télévision de l'homme de Barbès est

« une vieille télévision qui, malgré son grésillement, focalise autour d'elle autant de public qu'une salle de cinéma » (Diome, 2003, p.16). La communauté de Niodor regarde la télévision à sa façon, ensemble et dehors, et les insulaires peuvent enfin observer les Blancs dont ils ont tant entendu parler : « Pour la première fois de leur vie, la majorité des habitants pouvait [...] voir les Blancs parler, chanter, danser, manger, s'embrasser, s'engueuler, bref, voir des Blancs vivre pour de vrai, là, dans la boîte, juste derrière la vitre » (p.56). Ce passage souligne le contact indirect et pourtant si fort qu'entretiennent la France et le Sénégal. La France reste encore *la métropole*, l'Etat principal par opposition aux territoires colonisés. A leur étonnement, les insulaires voient même un journaliste noir à la télévision mais ils ne peuvent pas le comprendre car il parle français. Ndogou, une jeune femme qui a étudié le français, est capable de traduire les nouvelles qui présentent la France sous un jour très avantageux : la France offre un cargo de riz aux populations de l'intérieur en détresse, et « la France, un grand pays ami de longue date, fait savoir [...] qu'elle s'apprête à reconsidérer prochainement la dette du Sénégal » (p.57). La France est présentée comme un ami à qui l'on doit reconnaissance.

Avec l'arrivée de la télévision, les jeunes préfèrent regarder les équipes européennes jouer au lieu de jouer au football eux-mêmes, Madické étant le plus passionné d'entre eux : « Les mâchoires serrées, seuls les quelques mouvements désordonnés qui lui échappent disent la passion qui l'habite » (p.16). Cette passion est communicative puisque, loin de là, Salie, en regardant le même match de foot, imagine son frère :

Chaque fois que les reporters crient le nom de Maldini, un visage se dessine sur l'écran. A quelques milliers de kilomètres de mon salon, à l'autre bout de la terre, au Sénégal, là-bas, sur cette île à peine assez grande pour héberger un stade, j'imagine un jeune homme rivé devant une télévision de fortune pour suivre le même match que moi. Je le sens près de moi. (Diome, 2003, p.15)

Les références géographiques se multiplient ici pour montrer l'éloignement entre les deux télévisions mais l'expérience est la même et, le temps d'un match, Salie se sent très proche de son demi-frère. Malgré la distance, la télévision crée le contact entre frère et sœur, entre la France et le Sénégal.

A la télévision il y a des programmes pour différents publics et les enfants sont particulièrement attirés par la publicité. Ainsi, ils sont fascinés par la publicité pour les glaces *Miko* :

« Hum ! Hâm ! Hâââmmm ! C'est bon ! Hum ! » font-ils de concert. Les glaces, ces enfants n'en connaissent que les images. Elles restent pour eux une nourriture virtuelle, consommée uniquement là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans ce paradis où ce petit charnu de la publicité a eu la bonne idée de naître. (Diome, 2003, p.21)

La publicité montre encore une fois l'asymétrie entre l'Occident et l'Afrique. Elle dépeint la France comme un paradis où il fait bon vivre et présente même l'image d'un « petit charnu » qui n'est pas loin de rappeler Jésus. Les enfants rêvent de pouvoir un jour goûter ces glaces merveilleuses. A travers la télévision, la France crée ainsi des envies dès l'enfance.

Si la télévision montre des images venues de loin, c'est le téléphone qui est le principal moyen de communication entre la France et Niodor. Mais, comme pour la télévision, les habitants ont un moyen bien à eux de se servir du téléphone. Le téléphone commun au village entier se trouve dans une pièce appelé le *télécentre* (p.40), où l'on vient s'en servir. Or, Ndogou qui y travaille passe une grande partie de son temps à trouver les personnes réclamées « au téléphone par des proches au bout du monde » (ibid). La juxtaposition de « proches » et de « au bout du monde » montre bien le double aspect du téléphone. Il dissout certes les distances mais la question est de savoir s'il est possible de rester proches alors que l'on se trouve si loin l'un de l'autre.

Il y a encore un autre moyen de prendre des nouvelles de la France et c'est en écoutant les histoires de ceux qui en sont revenus. Les jeunes hommes de Niodor préfèrent naturellement écouter les histoires qui les font rêver, telles que les histoires de réussite de l'homme de Barbès ou d'El-Hadji. En revanche, ils choisissent de ne pas suivre les conseils de Salie ou de Ndétaré, leur instituteur, qui leur parle des malheurs de Moussa pour les décourager de partir en France. Moussa était un jeune footballeur de Niodor plein de promesses. Repéré par un recruteur, il partit en France pour faire carrière. Mais il ne réussit jamais à s'intégrer en France et revint à Niodor sans argent. Pour faire face à la honte il choisit finalement de se noyer dans la mer. Ndétaré, qui est aussi l'entraîneur de foot des jeunes de Niodor, les met en garde : « La France, ce n'est pas le paradis. Ne vous laissez pas prendre dans les filets de l'émigration. Rappelez-vous, Moussa était un des vôtres » (p.132). Néanmoins ses conseils restent vains et les garçons continuent de rêver devant l'appareil de télévision de l'homme de Barbès et ils vont

même consulter des « marabouts spécialisés dans le foot » (ibid.), pour augmenter leurs chances de partir en France. Ils se réfugient dans les traditions. Par conséquent, les jeunes ont certes accès à une vérité plus nuancée et rationnelle mais choisissent de ne pas l'entendre. Dans la transculturation qui se met en place entre la France et le Sénégal, il y a ainsi une grande part de rêve et d'imagination, en partie fondée sur de fausses espérances.

L'éducation est une autre zone de contact entre différentes cultures. A Niodor beaucoup de garçons vont à l'école coranique (p.91). Il y a aussi la possibilité d'étudier au cours de Ndétare, instituteur marxiste, formé en France. La narratrice n'est pas vraiment critique envers l'éducation française, car celle-ci lui a donné accès à l'instruction et à la culture. La plupart de ses sources d'inspiration sont des écrivains français tels que Balzac ou Victor Hugo mais elle fait également référence à Mariama Bâ ou à Aimé Césaire (p.74). Pour Salie, l'apprentissage du français a été primordiale et c'est l'écriture qui lui permet de trouver un sens à sa double appartenance : « Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner : sur une page, pleine de l'alliage qu'elles m'ont légué » (p.210). Salie crée son identité sur une feuille blanche et l'écriture est sa zone de contact privilégiée avec la France. Salie est une exception parmi les femmes de l'île. Exclue de la communauté à cause de sa naissance illégitime, elle a dû trouver un autre moyen pour se situer dans le monde et, pour elle, l'éducation et l'écriture sont les clés de la liberté.

Les jeunes hommes vont à l'école coranique, ils regardent la télévision, et quelques-uns partent même en France pour chercher fortune. Mais qu'en est-il des femmes ? Quelle est leur zone de contact avec la France ? Dès l'enfance elles sont en charge des tâches ménagères. La cuisine, « c'est la retraite des femmes » (p.195). Les hommes et les femmes vivent ainsi à part et ont des préoccupations différentes. Rares sont les femmes qui ont un contact direct avec la France comme Salie, bien qu'elles restent attentives aux causeries des hommes » (ibid.). La plupart des femmes défendent farouchement les traditions et leur rôle de mère dans la communauté. D'ailleurs, elles sont les premières à critiquer la vie occidentalisation de Salie (p.197).

Jusqu'ici je me suis surtout intéressée à la perspective des habitants de Niodor et à leur perception de « la métropole ». Or, des zones de contact France/Sénégal se créent aussi en France, aussi bien pour les exilés sénégalais que pour les Français. Pour les Sénégalais vivant en France, la perception de la France cesse d'être filtrée et idéalisée. Les exilés sénégalais se heurtent au contraire au racisme et vivent des chocs culturels au quotidien. Le roman décrit très bien comment « Monsieur Sonacotra » découvre la France (p.188). Arrivé depuis peu en France, il invite au début ses nouveaux amis chez lui pour partager ses repas, comme il le faisait au pays, mais il se replie au bout d'un certain temps sur lui-même quand ses amis ne l'invitent jamais à leur tour. Monsieur Sonacotra finit par n'aimer ni les Blancs, à cause de leur indifférence, ni les Noirs « à cause de leur manie de voir le racisme partout » (p.187). Il n'arrive ni à s'intégrer dans son nouveau pays, ni à faire prévaloir ses valeurs africaines. C'est cette situation impossible que décrit très bien Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1971). Les Blancs ne reconnaissent pas l'humanité et les désirs des Noirs et les Noirs sont obsédés par la couleur de leur peau, qui les empêche d'accéder au monde des Blancs.

Moussa, le jeune footballeur, fait aussi l'expérience du racisme en France. Dès son arrivée en France il fait « partie du bétail sportif à évaluer » (p.112). Il se sent obligé de réussir car sinon il « devrait lui-même rembourser [au recruteur] les frais engagés, billet d'avion, pots-de-vin, frais d'hébergement, de formation, etc. » (ibid.). La compétition est rude et sur le terrain il se fait insulter et appeler « négro » par les autres joueurs (p.114). En outre, Moussa découvre la rigueur du climat hivernal et n'arrive pas à se débarrasser ni de son rhume, ni de son mal du pays. Comme ses résultats sportifs restent décevants, son recruteur, qui s'appelle ironiquement Sauveur, « revend » Moussa illégalement à un homme qui le fait travailler sur un bateau pour lui faire rembourser ses dettes. Le procédé ressemble fort à de l'esclavage. Moussa ne voit jamais la lumière du jour et se fait prendre par la police l'unique fois où il décide de descendre à terre. Les policiers l'appellent aussi « négro » (p.122) et le renvoient chez lui sans ménagement. Quand il raconte sommairement ses mésaventures à ses proches, les villageois refusent de le croire, et finalement, Moussa se suicide. Les habitants de Niodor préfèrent garder leur image paradisiaque de la France. La zone de contact est imaginée plutôt que vécue. Pourtant Salie essaie de les informer de la situation :

En Europe, mes frères, vous êtes d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce n'est pas écrit dans la constitution, mais certains le lisent sur votre peau (Diome, 2003, p.202).

Même en devenant Européens, les immigrés restent avant tout noirs, comme le souligne Fanon dans le troisième chapitre de *Peau noire, masques blancs*, intitulé « L'homme de couleur et la Blanche » (Fanon, 1971).

Finalement, les zones de contact entre la France et Niodor sont nombreuses et différentes, souvent plus basées sur des rêves que sur la réalité. La télévision et les histoires fantastiques de ceux qui reviennent de France maintiennent l'image d'une France paradisiaque. Les Français défendent cette image et n'acceptent par exemple pas la réussite des joueurs de football sénégalais en France. Néanmoins, même si l'image positive de la France semble figée et défendue par la grande majorité, les objets provenant de France ne restent pas statiques à Niodor. Leur utilisation est détournée et adaptée aux conditions de vie de l'île. En effet, les habitants de Niodor regardent la télévision dehors et ensemble. De même, un seul téléphone crée un télécentre. Poussés par le besoin, les habitants de Niodor créent leur propre utilisation des médias. Bien sûr, ces adaptations de fortune sont dues à l'inégalité économique entre la France et l'île mais montre aussi que le processus de transculturation est incessant, issu de l'esprit inventif des habitants de Niodor et de leur sens de la communauté.

4 Les moyens de résistance

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, l'image de la relation entre Niodor et la France est accablante. En effet, la France est perçue comme un paradis alors que les exilés sénégalais sont confrontés à une toute autre réalité une fois arrivés en France. Les Français fêtent leurs victoires de football dans les rues de Dakar, alors que les Sénégalais n'ont pas le droit de faire la même chose à Paris. Salie montre que les Français refusent de reconnaître les mérites des joueurs sénégalais et que « l'indépendance est un leurre » (p.281). La domination de la France est aussi bien idéologique qu'économique.

Cependant, le roman laisse percevoir que la situation n'est pas désespérée et qu'il y a des lueurs d'espoir et des moyens de résister à la suprématie française. La naissance d'un nationalisme sénégalais en est un exemple. A la coupe du monde de football de 2003, l'équipe sénégalaise surprend par gagner contre l'équipe française : « les lions de la

Téranga avaient détrôné les rois du monde » (p.272). La victoire inattendue et symbolique redonne confiance aux habitants de Niodor. Les jeunes s'intéressent soudainement aux joueurs de leur propre pays et les anciens sortent le drapeau sénégalais (ibid.). Pour Chatterjee, il est crucial de créer :

[...] a 'modern' national culture that is nevertheless not western. If the nation is an imagined community, then this is where it is brought into being. In this, the nation is already sovereign, even when the state is in the hands of the colonial power. (Chatterjee, 1993, p.6-7)

L'idée de communauté est ce qui forme une nation, indépendamment du pouvoir colonial. Le football réveille un sentiment de fierté commun aux habitants du Sénégal. Néanmoins, ce nouveau nationalisme n'inclut pas forcément toute la population. En effet, les femmes restent à l'écart, non touchées par la fièvre du football et l'on peut se demander si un nationalisme partiel peut vraiment unir toute une communauté.

La dignité est aussi un sentiment primordial dans *Le Ventre de l'Atlantique*. La phrase « *Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité* », en italiques dans le texte, revient sans cesse pour rappeler le combat incessant des habitants de Niodor pour garder leur intégrité. Les victoires de l'équipe sénégalaise permettent aux habitants de Niodor d'acquérir un peu de cette dignité, si importante. C'est cette même dignité que réclamait le mouvement de la négritude. Dans le roman, il est souvent question de la recherche de la réussite matérielle, mais la phrase « *Chaque miette...* » indique que la dignité est en réalité plus importante que l'argent. La domination économique de la France ne détermine pas entièrement les rapports entre la France et le Sénégal.

La décision de Madické de rester à Niodor montre également que l'exil en France n'est pas la seule solution. Madické regarde bien sûr tous les matchs de la coupe du monde et rêve de voir jouer les joueurs sénégalais, mais il veut finalement les voir jouer au stade Sédar Senghor de Dakar plutôt qu'en France. Il n'éprouve plus le besoin de partir et veut en revanche découvrir son propre pays. Tout au long du roman, Salie essaie de convaincre son demi-frère Madické que la vie n'est pas forcément meilleure en France. Elle est aidée par l'instituteur Ndétare, mais rien n'y fait, Madické est résolu à partir tenter sa chance pour la gloire : « lui voulait aller en France enflammer les stades de son talent » (p.133). Pourtant, à la fin du roman, Madické décide de rester à Niodor. Salie lui a envoyé de l'argent pour monter un commerce sur l'île, et c'est ce qu'il décide

de faire, avec succès, même si son magasin est minuscule. Il n'est pas facile de savoir ce qui lui a fait changer d'avis. Est-ce que ce sont les victoires de l'équipe sénégalaise qui lui ont redonné confiance en son pays ou est-ce que ce sont les conseils de Salie et de Ndétare qui après tout ont porté leurs fruits ? Toujours est-il que Madické semble heureux de rester sur l'île, ce qui donne une note d'espoir à la fin du roman. Madické loue un appareil de télévision et perpétue la tradition de regarder la télévision avec les gens du village. Il sauvegarde également l'esprit communautaire en aidant les personnes qui sont dans le besoin (p.293).

Par ailleurs, tout ce qui vient d'Europe n'est pas admiré. Ainsi, les habitants de Niodor critiquent l'individualisme de l'Occident. Selon eux, il est essentiel de s'entraider et de respecter le droit d'ainesse. Madické accuse Salie : « T'es vraiment occidentalisée ! [...] Et d'ailleurs, comme t'es devenue une individualiste, tu ne veux même pas m'aider » (p.161). Les habitants de Niodor recherchent la réussite matérielle qu'ils peuvent obtenir en France, mais rejettent le mode de vie occidental. Cette opposition entre l'esprit communautaire de Niodor et l'individualisme de l'Occident est, pour les insulaires, un moyen de se démarquer et d'affirmer leur propre culture. Toutefois, Salie est partagée en face de cette « idéologie communautaire » (p.191). D'un côté, elle souffre de la solitude en France et estime que « cette règle sociale d'une grande humanité », qui consiste à tout partager, est admirable, mais d'un autre côté elle trouve que trop de personnes exploitent cette règle pour leur propre gain. En visite à Niodor, les économies de Salie disparaissent rapidement, car elle ne peut refuser de nourrir la communauté sous prétexte de passer pour une « individualiste occidentale, une dénaturée égoïste » (ibid.).

Nous avons vu que les habitants de Niodor déploient différents moyens pour garder leur dignité face à la domination de la France, comme par exemple un nationalisme naissant ou la défense des valeurs traditionnelles. Or, le parcours individuel de Salie se détache de la vie communautaire de Niodor. Le regard que porte Salie sur les relations entre le Sénégal et la France démontre sa double appartenance tout au long du roman. Par exemple, elle admire l'esprit communautaire tout en rejetant ses excès. Elle remet constamment en question les traditions de l'île de son enfance, tout en revendiquant son africanité (p.225). Ainsi, lorsqu'elle visite la ville côtière de M'Bour, elle se laisse aller aux rythmes du tam-tam et avoue que : « Aucune fille d'Afrique, même après de longues

années d'absence, ne peut rester froide au son du tam-tam » (ibid.). En même temps, elle porte un œil critique sur la tentative d'escroquerie du réceptionniste de l'hôtel, qui la prend d'abord pour une touriste française et essaie de lui soutirer de l'argent. Elle critique aussi les touristes français qui visitent souvent le Sénégal à la recherche d'aventures sexuelles à bon marché. Ni tout à fait sénégalaise, ni tout à fait française, Salie observe les relations entre les deux pays sans jamais vraiment appartenir à l'un d'eux.

Le travail de réflexion qu'effectue Salie fait ressortir toute l'ambiguïté dans laquelle vivent beaucoup d'exilés africains. Elle se définit elle-même comme un être hybride et lie cette identité à une notion d'espace : « Chez moi ? Chez l'autre ? Etre hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient » (p.294). Salie est en exil perpétuel. Pour elle, l'exil est « un suicide géographique » (p.262), et elle ne sait plus vraiment à quel pays elle appartient : « Chez moi, j'étais nostalgique de l'ailleurs, où l'Autre est mien autrement » (p.209). Salie se trouve constamment entre deux mondes. A Niodor, elle ne partage pas les préoccupations des femmes qui occupent l'espace traditionnel de la cuisine et elle ne jouit pas non plus des privilèges des hommes. En outre, elle se sent exclue de la communauté à cause de sa naissance illégitime. En France, les autorités la questionnent, car elle porte « la négritude de Senghor sur [son] visage » (p.249), elle ne s'y sent donc pas entièrement chez elle non plus. L'idée de la négritude, force positive pour Césaire et Senghor, devient ici une source inexorable de racisme.

Est-il alors possible de parler de *troisième espace* et de force positive de l'hybridité comme le soutient Homi Bhabha ? Dans un sens, oui. Salie clame la force créative du départ : « Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances » (p.262). Partir, c'est pour Salie un élan vers la liberté et l'auto-détermination. Elle crée sa propre existence où elle n'est plus jugée à cause de ses erreurs passées (ibid.). Elle ne veut plus opposer la France et Niodor mais au contraire les additionner, les mélanger, comme on mélange les couleurs : « je préfère le mauve, cette couleur tempérée, mélange de la rouge chaleur africaine et du froid bleu européen » (p.295). Salie cherche son « pays là où l'on apprécie l'être-additionné, sans dissocier ses multiples strates » (ibid.). Salie se définit par l'ensemble de ses expériences, venues de son île natale aussi bien que de son nouveau pays d'adoption.

Le fait de partir est pour Salie étroitement lié à l'écriture qui lui permet de créer sa nouvelle identité. L'écriture n'est pas entièrement positive, car elle l'isole par exemple des femmes de Niodor : « Chaque cahier rempli, chaque livre lu, chaque dictionnaire consulté est une brique supplémentaire sur le mur qui se dresse entre elles et moi » (p.196). L'éducation de Salie constitue une barrière entre elle et les autres femmes. Cependant, cette barrière lui permet aussi de trouver la tranquillité nécessaire pour écrire. L'écriture lui offre la liberté et le réconfort que sa mère n'a pas su lui donner (p.262). L'écriture lui fournit aussi un nouvel espace : son carnet devient le territoire où Salie recrée ses mémoires (p.396). La mémoire n'est pourtant pas statique, elle transforme les êtres et les événements. C'est une force créative mais en même temps une source d'angoisse. Salie se demande : Qui sont ces gens que j'appelle mon frère, ma sœur, etc. ? Qui suis-je pour eux ? » (p.263). Dans un univers en constante transformation, l'écriture permet à Salie de se situer dans le monde et de comprendre ce qui se passe autour d'elle.

Salie s'efforce constamment de réduire la distance entre son pays d'origine et son nouveau pays d'accueil : « [elle] cherche [son] pays là où les bras de l'Atlantique fusionnent » (p.295). Cependant, l'île de Niodor reste tout au long du roman un lieu mythique, éloigné, isolé au milieu de l'Atlantique. Le titre du roman *Le Ventre de l'Atlantique* évoque l'emplacement de Niodor d'une manière très imagée. Le ton lyrique utilisé pour décrire le ventre de l'Atlantique montre la puissance sentimentale attachée à l'île : « Un ciel borgne dardait l'Atlantique de son œil rouge et lui intimait de livrer au monde le mystère niché dans son ventre » (p.82). Le ventre de l'Atlantique est associé à la naissance de Salie, aussi bien qu'à la mort de Moussa. Ce dernier choisit le « ventre amer » de la mer pour se suicider et ainsi échapper à la honte de n'avoir pas réussi en France (p.128). Il s'inspire de la légende de Sédar. Selon celle-ci, Sédar est un personnage qui se noie dans la mer pour cacher sa honte de ne pas produire de descendance, et qui réapparaît ensuite à sa femme sous la forme d'un dauphin. Le ventre de l'Atlantique, et par extension Niodor, suivent par conséquent le cycle de la vie et sont d'ordre organique, originel, mais aussi légendaire. Niodor est pour Salie bien plus qu'un lieu, c'est sa source d'inspiration. C'est aussi son point d'attache émotionnel puisque c'est là qu'habite sa grand-mère : « Elle est le phare planté dans le ventre de l'Atlantique pour redonner, après chaque tempête, une direction à ma navigation solitaire » (p.220).

Salie clame son droit à la liberté mais réalise toutefois que la liberté ne signifie rien si elle n'est pas ancrée dans l'amour d'autrui (ibid.). Les personnes qui comptent le plus pour Salie sont sa grand-mère et son demi-frère et ils se trouvent tous les deux sur Niodor. L'île est par conséquent le centre émotionnel de Salie, même si elle ne peut plus y vivre. La France a beau être pour beaucoup le centre de la réussite matérielle, ou l'aboutissement d'un rêve, elle n'est pas pour autant le centre du cœur, ou du ventre, comme le rappelle le titre du roman.

Même en vivant en France, le cœur de Salie appartient au « ventre de l'Atlantique ». Grâce à l'écriture, Salie « déterre les morts et découvre des vestiges en traçant sur [son] cœur les contours de la terre qui [l]'a vue naître et partir » (p.259). L'île garde une présence physique, qui impose sa force tout au long du roman. Les différentes identités de Salie sont étroitement liées à deux endroits distincts : « *moi d'ici, moi de là-bas* » (ibid.). Salie essaie toujours d'additionner ses différents moi, mais ses sentiments pour Niodor semblent sans cesse prendre le dessus. Même si elle trouve, en théorie, sa liberté dans l'écriture, elle est tourmentée par la nostalgie qui la pousse à garder le contact à tout prix avec sa famille. Ainsi, Salie garde le contact avec son demi-frère par le téléphone et par l'expérience partagée des matchs de football à la télévision. La musique est également importante pour évoquer son pays d'origine, ou bien la nourriture. Salie écoute la musique de Yandé Codou en essayant de ne pas trop se laisser aller à la nostalgie, et mange les arachides envoyés par Malické « avec recueillement et délectation » (p.291). Elle maintient ainsi un contact émotionnel très fort avec sa famille restée à Niodor. Il y a dans le roman une distance incontournable entre Niodor et la France, mais il n'y a pas de séparation du cœur.

Salie veut rapprocher les personnes et réduire les distances en évoquant l'unité du cœur mais, dans l'ensemble, la dichotomie entre la France et Niodor persiste. Il est vrai que les victoires de l'équipe de football sénégalaise réveillent un sentiment de fierté à Niodor, mais les exilés sénégalais à Paris n'ont pas le droit de fêter ces victoires. Il est vrai que Madické, avec l'aide de sa demi-sœur, choisit de rester sur l'île, mais la plupart des jeunes hommes n'ont pas cette chance et rêvent encore de partir en France. Pour une expérience d'émigration réussie, celle d'El-Hadji par exemple, il y en a tant d'autres qui se soldent par un échec souvent inavoué, comme pour l'homme de Barbès. *Le Ventre de*

l'Atlantique révèle toute la complexité de la situation postcoloniale, aussi bien au niveau de la communauté qu'à celui de l'individu, grâce au regard nuancé de Salie qui multiplie les perspectives.

5 Conclusion

Le Ventre de l'Atlantique brosse le portrait de nombreux personnages originaires de l'île sénégalaise de Niodor. De ces destins individuels se dessine une image d'ensemble de la relation entre la France et Niodor, île perdue au milieu de l'Atlantique, loin des côtes. Les deux endroits sont encore fortement marqués par la colonisation, puisque la France reste dans l'esprit des insulaires un paradis où l'on est sûr de trouver la réussite matérielle. Nombreux sont donc ceux qui désirent partir pour chercher fortune en France. Mais tous ne partent pas. Alors que les jeunes hommes se sentent obligés d'émigrer pour subvenir aux besoins de leur famille, beaucoup de femmes et de vieillards restent sur l'île et attendent impatiemment les envois d'argent de la métropole. La France demeure donc le centre du pouvoir et Niodor, par opposition binaire, se situe à la périphérie aussi bien de l'Europe que du Sénégal. Dans ces rapports de force inégaux, les femmes et les personnes âgées se retrouvent encore plus marginalisées.

Malgré la forte présence de la France dans la vie des habitants de Niodor, la zone de contact entre les deux lieux n'est qu'indirecte, car il n'y a pas de Français sur l'île. En effet, l'image paradisiaque de la France se forme à partir de la télévision, de la publicité, de quelques rares coups de téléphone et des récits embellis, racontés par ceux qui reviennent de France. Ici aussi, les femmes restent à l'écart, absorbées par les tâches domestiques qui leur incombent. Seuls les hommes et les enfants s'intéressent aux images et aux récits venus de France. Même si certaines histoires révèlent une réalité plus sombre de la vie des exilés sénégalais en France, les jeunes hommes, pressés de réussir, préfèrent n'y pas prêter attention. L'histoire tragique de Moussa, qui n'a pas réussi à réaliser ses rêves de footballeur, crée par exemple un fort contraste avec l'image idéalisée de la France, mais ne semble décourager personne.

Le roman montre toutefois qu'il y a des moyens de résister à la suprématie française. Premièrement, la transculturation entre la France et Niodor se fait à l'insu des insulaires. Ils détournent les objets venus de France, comme le téléphone ou la télévision, par manque d'argent, mais aussi pour rester fidèles à leurs valeurs culturelles. Ils regardent

par exemple la télévision tous ensemble, en accord avec la règle communautaire. La naissance du nationalisme sénégalais, grâce aux victoires des footballeurs sénégalais, est également un moyen d'affirmer une certaine dignité face à la France. Finalement, l'initiative individuelle de Madické et de sa demi-sœur de monter un petit commerce sur l'île prouve que la réussite ne se trouve pas obligatoirement en France. En fait, chacun doit trouver sa voie.

L'exemple de la vie de Salie montre que le combat pour garder sa dignité se vit au quotidien : elle s'efforce de garder le contact avec sa famille malgré le coût du téléphone, elle combat la nostalgie par le biais de la musique et de la nourriture venant de son île natale, elle fait face aux demandes des autorités françaises, et surtout elle écrit pour comprendre et mettre en question *les mondes* qui l'entourent. Salie aimerait concilier les expériences qu'elle a accumulées en France et à Niodor, et vivre une hybridité qui affirme son identité au lieu de la fragmenter. Cependant, exilée permanente, clamant les avantages de toujours être ailleurs et nulle part chez soi, elle donne l'impression d'être partagée entre ses deux pays. Ce qui la sauve est le contact qu'elle garde avec sa grand-mère et son demi-frère, qui constituent son centre émotionnel, son port d'attache dans le ventre de l'Atlantique.

En somme, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, l'héritage du colonialisme est encore lourd à porter et la dichotomie entre la France et son ancienne colonie persiste. Il est difficile de changer la mentalité des habitants de Niodor car l'image qu'ils se font de la France est fondée sur le rêve et l'espoir d'une vie meilleure. De même, les Français préfèrent se complaire dans une situation qui leur est favorable. Salie montre qu'il est pourtant possible de résister à la domination de la France à différents niveaux. Au niveau de la communauté, elle souligne par exemple la force positive d'un nationalisme issu de victoires sportives et soutient le combat commun pour la dignité, dans l'esprit de Césaire, Fanon ou Chatterjee. Mais, Salie, enrichie par ses expériences d'exilée, souligne surtout que chaque individu combat les traces du colonialisme à son propre niveau. Ainsi, personnage hybride, tiraillé entre deux pays, Salie tente de créer son espace personnel, son *troisième espace*, sur une feuille blanche, à l'aide de son stylo.

Bibliographie

- Césaire, Aimé. 1955. *Discours sur le colonialisme*. Paris: Présence Africaine.
- Chatterjee, Partha. 1993. *The Nations and its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories*. Princeton: Princeton University Press.
- Diome, Fatou. 2003. *Le Ventre de l'Atlantique*. Paris: Hachette.
- Eriksson, Catharina, Maria Eriksson & Håkan Thörn (red.). 1999. *Globaliseringens kulturer: den postkoloniala paradoxen, rasismen och det mångkulturella samhället*. Nora: Nya Doxa.
- Fanon, Frantz. 1971. *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil.
- Loomba, Ania. 1998. *Colonialism/Postcolonialism*. London: Routledge.
- Pratt, Mary Louise. 1992. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*. London: Routledge.
- Saïd, Edward W. 1978. *Orientalism*. London: Routledge.